

venir Gabrielle, et celle-ci avait pu croire qu'elle était lâchement abandonnée. Il n'en était rien, car l'officier de marine l'aimait sincèrement. Et depuis, il conservait dans son cœur le souvenir de la belle et innocente jeune femme.

Il avait fait toutes les démarches possibles pour la retrouver et cela inutilement. On lui avait parlé de folie et il la croyait morte. Toujours est-il qu'il n'avait jamais voulu se remarier afin de rester fidèle à son premier et unique amour.

Tout cela, Sosthène de Perny l'ignorait. Nous devons supposer qu'il était parfaitement renseigné sur ce qui se passait dans la maison du marquis de Coulange, mais personne n'avait pu lui dire que l'institutrice de Maximilienne, qu'on appelait Mme Louise, n'était autre que la mère de l'enfant volé par lui plus de vingt ans auparavant.

Un mois environ après l'entrée de Gabrielle dans la maison de Coulange, l'inspecteur de police Morlot avait donné sa démission. Morlot était plus sévère encore pour lui que pour les autres. Il reconnaissait qu'il n'avait pas fait son devoir d'agent de police en cédant aux prières de la marquise, en ne livrant pas Sosthène de Perny à la justice, et il ne se trouvait plus digne d'appartenir au service de la sûreté. Comme on le voit, il jugeait sa conduite avec sévérité et se punissait lui-même de ce qu'il appelait sa trahison.

Mais la marquise ne l'avait pas oublié ; elle ne devait pas laisser sans récompense les services que l'agent de police avait rendus à la maison de Coulange. Morlot devint le régisseur, l'intendant d'un des plus riches domaines du marquis.

Sosthène de Perny ne savait pas cela non plus.

Nous allons retrouver bientôt le marquis et la marquise de Coulange, Mlle Maximilienne de Coulange, Eugène, l'enfant volé, qui porte le nom de comte de Coulange, Gabrielle Liénard, qu'on ne connaît que sous le nom de Mme Louise, le comte de Sisterne, et, plus tard, l'ancien inspecteur de police Morlot, lesquels seront les principaux personnages de notre histoire.

## V

## LES RENCONTRES

Maintenant, revenons à Sosthène de Perny et à ses deux associés.

Ayant eu à choisir entre le châtement de ses crimes ou l'exil avec deux cent mille francs que lui offrait sa sœur, Sosthène n'avait pas hésité à s'expatrier.

En arrivant à New-York, avec la petite fortune qu'il avait dans son portefeuille, s'il eût voulu revenir au bien, se repentir et faire fructifier son capital par le travail, il avait la facilité de se créer une position indépendante et avouable. Il pouvait se relever, racheter son passé par une vie nouvelle, laborieuse et honnête, et peut-être mériter un jour le pardon de la marquise de Coulange.

Malheureusement, Sosthène de Perny était un pervers, un de ces monstres humains qui naissent avec le génie du mal ; il n'existait plus rien de bon en lui, sa conscience était morte et il était incapable d'avoir seulement la pensée qu'il pouvait se réhabiliter. Il avait toujours été l'esclave de ses passions, le vice s'était incarné en lui et il enportait la flétrissure. Si sa raison avait résisté à des excès de toutes sortes, il avait perdu complètement le sens moral. Le misérable était gangrené jusqu'à la moelle des os.

Il continua à New-York l'existence honteuse qu'il avait menée à Paris. Il trouva facilement des amis dignes de lui, des oisifs, viveurs débauchés de la pire espèce.

En Amérique comme en Europe, il y a le monde interlope composé de femmes galantes, d'aventuriers et de chevaliers d'industrie. Ce monde-là, Sosthène le connaissait. Il y fit son apparition avec éclat. Il apportait au milieu de ces déclassés de toutes les catégories et de toutes les nations l'élégance, les belles manières et le beau langage des salons parisiens. On l'accueillit avec joie, toutes les mains se tendirent vers lui. Le gentilhomme parisien était très recherché, très entouré, chacun voulait être son ami. Au bout d'un mois on ne l'appelait plus autrement que le lion français.

Sosthène de Perny se trouvait dans